

L'ARBRE, GARANT DE LA PÉRENNITÉ CULTURELLE D'UNE SOCIÉTÉ D'ÉMIGRÉS MENACÉE

Jacqueline TRINCAZ

Groupe de Sociologie des Religions C.N.R.S.

Parmi les multiples fonctions de l'arbre et ses diverses représentations, il en est une essentielle en Afrique trouvant son fondement dans les croyances à la fois mythiques et religieuses.

Considéré comme le réceptacle des « génies de la forêt », l'arbre apparaît comme la voie possible pour apprivoiser un de ces êtres mythiques dans le dessein de bénéficier de sa puissance et de sa protection. Il est ainsi hautement valorisé et respecté. Et pour une société d'émigrés en profonde mutation, il peut encore jouer en ce sens un rôle important dans la préservation du patrimoine culturel menacé.

Pour les *Mancagne de la Guinée Bissau*, les $\eta\text{-}\Theta\alpha\tilde{\iota}$, êtres intermédiaires entre l'homme et Dieu (*Naši Bači*), invisibles pour la plupart des humains mais aux pouvoirs multiples, vivent et se reproduisent dans les forêts où ils séjournent au pied des fromagers.

Jadis, comme le rapporte la tradition, pour assurer leur protection, les ancêtres en ont domestiqué certains, emportant chez eux, soit un peu de terre ramassée conjointement avec une racine d'arbre, soit un jeune arbuste, demeure d'un $\mu\text{-}\Theta\alpha\tilde{\iota}$, devenu désormais le protecteur familial, transmis de génération en génération. Avec ses $\eta\text{-}\Theta\alpha\tilde{\iota}$ familiaux, les hommes contractaient véritablement une alliance : en échange de la protection accordée ou de la

réalisation de certains vœux : guérison, pluie, naissance essentiellement... —, les humains offraient sur « l'arbre-autel » la nourriture des sacrifices et les prières de reconnaissance. Il y avait don et contre-don incessant, perpétuel renouvellement de l'alliance à l'intérieur du lignage.

Les pratiques n'avaient pas lieu quotidiennement. Il suffisait de rappeler de temps en temps aux $\eta\text{-}\Theta\alpha\tilde{\iota}$ ancestraux qu'on ne les oubliait pas en leur sacrifiant les prémices de mil, une poule ou une chèvre et en leur faisant des libations de vin de palme ou de cana pour qu'ils continuent à protéger la famille et à dispenser leurs faveurs. Ces $\eta\text{-}\Theta\alpha\tilde{\iota}$ jouaient un rôle véritable d'unificateur social en opérant un regroupement de la famille lignagère dans des prières communautaires de génération en génération.

Sous la pression coloniale (1), Les Mancagne qui, traditionnellement offraient le caractère de populations sédentaires, se sont trouvés nombreux à franchir la frontière qui sépare la Guinée Bissau du Sénégal. Ils se sont généralement fixés au Casamance, dans le Balantacounda essentiellement ou à proximité des escales notamment aux environs de Ziguinchor.

Pour cette société d'émigrés, la transformation a été brutale et profonde, résultant non pas de sa

(1) C'est au début du siècle — plus particulièrement après la première Guerre mondiale qu'a commencé à s'intensifier l'émigration de la Guinée Bissau vers la Casamance. La fixation artificielle d'une frontière politique entre zones d'influence française et portugaise est à l'origine de ces importants mouvements de populations. « Cette frontière, écrit P. PÉLISSIER a créé entre des populations naguère dotées des mêmes ressources et vivant dans un climat humain comparable, des déséquilibres politiques et économiques extrêmement sensibles qui expliquent son franchissement par des effectifs croissants de travailleurs originaires de Guinée 'portugaise' ». (*Les paysans du Sénégal. Les civilisations agraires du Cayor à la Casamance*, Saint-Yrieix. Imp. Fabrègue 1966). Économiquement, l'essor de la culture de l'arachide en Casamance attira des populations acharnées à la tâche, à qui le territoire de Guinée, relié à une métropole pauvre, était incapable d'offrir des débouchés suffisants. D'autre part, dès 1946, et surtout à partir de 1960, année de l'Indépendance, le Sénégal connaissait un régime beaucoup plus libéral que celui qui régnait en zone portugaise. Pour beaucoup de migrants, ce pays représentait une terre d'évasion où ils n'étaient plus soumis aux corvées obligatoires voire aux sanctions corporelles. Et surtout, de 1961 à 1974, la guerre de libération contre le système colonial a ajouté un facteur très puissant à cette émigration.

dynamique interne propre mais de système de forces imposés et subis. L'abandon du sol ancestral, où chaque famille, regroupée par lignages en gros villages, occupait depuis des générations la même terre, où les ancêtres enterrés près des cases et les $\eta\text{-}\sim\Theta\text{a}\dot{\text{i}}$ présents dans l'arbre de la cour perpétuaient leurs forces à l'infini, où chacun était profondément intégré dans l'univers social et cosmique, fut bien sûr à l'origine de ce changement. Mais ce furent surtout les conversions massives au christianisme, avec conséquemment l'adoption de la monogamie et le recours à l'école des missionnaires où étaient accueillis les enfants des nouveaux convertis, l'abandon des grandes cérémonies d'initiations, la disparition du roi (Naši) (1) et la soumission à une administration contraignante, l'adoption de nouvelles cultures, vivrières comme le riz de saison sèche sous l'impulsion de la mission chinoise, ou commercialisables comme l'arachide, et le recours à des tâches souvent rebutantes en période de soudure, qui firent subir à la société mancagne émigrée une profonde mutation, au sens où R. BASTIDE définit le terme « comme passage d'une structure à une autre, comme bouleversement des systèmes ».

Pourtant les mécanismes par lesquels s'effectue cette mutation révèlent les désajustements, les inadaptations, les déviances, les contestations. Ces « indicateurs d'anomie » manifestent la prise de distance s'opérant par rapport à la règle qui s'impose.

C'est ainsi que dans cette société d'émigrés, on assiste à une reviviscence des pratiques anciennes. Réactualisant le geste ancestral, certains migrants, chrétiens pour la plupart, retournent dans les forêts de Guinée chercher de nouveaux $\eta\text{-}\sim\Theta\text{a}\dot{\text{i}}$. Ils ramènent en Casamance l'arbre et la terre où loge l'esprit (2) qu'ils « fixent » à leur tour devant la case familiale. C'est là désormais que s'accompliront les libations en échange de la protection et des faveurs du $\mu\text{-}\sim\Theta\text{a}\dot{\text{i}}$, faveurs qui se diversifient en même temps que se multiplient les besoins. C'est ainsi que les $\eta\text{-}\sim\Theta\text{a}\dot{\text{i}}$ en viennent à procurer la fortune, le prestige, la réussite sociale ou professionnelle. Leurs détenteurs possèdent alors un moyen d'acquérir la puissance et d'agir sur le réel.

En même temps, les nouveaux $\eta\text{-}\sim\Theta\text{a}\dot{\text{i}}$ familiaux, s'ils ne peuvent véritablement opérer un regroupement du lignage traditionnel, sont les garants d'une unité sociale future autour des descendants de leurs actuels fondateurs puisqu'ils sont appelés à se trans-

mettre de génération en génération. L'arbre transplanté de Guinée jusque devant la case familiale, lieu des prières et des offrandes, prend alors une signification hautement symbolique. Il est le signe rassurant d'un possible rétablissement de la société en train de se désagréger, ou du moins le gage d'une continuité socio-culturelle entre la société traditionnelle et celle des émigrés profondément menacée.

Ce symbolisme imprègne si intimement le quotidien que les niveaux mythiques, sociologiques, psychologiques, somatiques auxquels il se réfère, apparaissent comme indissolubles.

Ainsi à N., une jeune fille est paralysée depuis plusieurs semaines sans que nul ne puisse détecter la cause du mal. Un voisin visionnaire ($a\text{-}\sim\text{pelku}\eta$) déclare : « Cette femme lave son linge au pied de l'arbre où loge le $\mu\text{-}\sim\Theta\text{a}\dot{\text{i}}$ et y jette ensuite les eaux sales. Cela dérange le $\mu\text{-}\sim\Theta\text{a}\dot{\text{i}}$. Il faut tuer une chèvre à ce même endroit pour obtenir le pardon ». Ainsi fut fait, et après le sacrifice, la femme fut immédiatement rétablie.

La dégénérescence de la société traditionnelle entraîne remords et culpabilité inconsciente. Pour tenter de raviver les mythes sur lesquels elle se fonde, on leur accorde un pouvoir plus redoutable. « Les $\eta\text{-}\sim\Theta\text{a}\dot{\text{i}}$ sont plus méchants qu'autrefois, les maladies qu'ils envoient sont plus terribles... », ainsi du moins l'affirment les anciens. La maladie surgit comme forme du remords, et le sacrifice réactualisant le geste ancestral, expression du désir de voir préserver le patrimoine culturel menacé, permet d'effacer la culpabilité inconsciente et provoque la guérison immédiate.

L'arbre qui se dresse devant la case familiale, rappel vivant et permanent de la terre d'origine délaissée, témoigne de la volonté de cette société d'émigrés de ne pas mourir. Il ne peut être souillé.

Si l'arbre ramené de la Guinée Bissau possède cette valeur mythique et prophétique hautement respectée, il n'en va pas de même de l'arbre casamançais que les Mancagne n'hésitent pas à détruire lorsque leur profit est en jeu.

Le premier objectif des Mancagne émigrés en Casamance est en effet de gagner vite le plus d'argent possible. Pour cela ils ne reculent pas devant les méthodes de culture les plus expéditives, dévastant les forêts, incendiant les arbres dans le but d'accroître les surfaces cultivables, ce qui leur attire la

(1) En 1937, le dernier roi mancagne, Naniakara, est mort à Bula. A partir de cette date, les Portugais choisirent eux-mêmes les nouveaux chefs, et avec le roi, de nombreuses pratiques disparurent notamment la grande cérémonie d'initiation des jeunes gens (Kataša).

(2) Il s'agit généralement d'un jeune arbuste.

franche hostilité des populations locales (1) profondément attachées à leurs forêts, également considérées par elles comme le domaine d'êtres supra-humains.

Face à l'arbre, les Mancagne émigrés adoptent ainsi une attitude fort ambivalente, intimement liée aux structures politico-économiques. Alors qu'ils valorisent l'arbre du pays d'origine transplanté de l'autre côté de la frontière en lui attribuant une fonction religieuse, véritable patrimoine culturel

ainsi exporté, ils n'accordent aucun respect à l'arbre du pays d'accueil au point de le détruire s'il représente une entrave au développement économique. La frontière politique entre les deux pays détermine la valeur de l'arbre dans le vécu des émigrés, protégé et honoré en deçà, abattu et incendié en delà.

*Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M.
le 21 mai 1980.*

(1) Ainsi que le met en évidence P. PÉLISSIER, les Bainouk ont « le sentiment d'être submergés aux portes mêmes de Ziguinchor, d'avoir affaire à une véritable invasion mancagne et confient volontiers leurs regrets d'avoir été hospitaliers » *op. cit.*, p. 673.